

Le paysan s'éloigna, et le roi retomba chagrin sur son fauteuil.

— Epinard? dit tout bas Ben-Joseph en s'approchant du paysan.

— C'est toi, que veux-tu?

— Ne retourne pas chez ton seigneur.

— Pourquoi?

— Il te fera fouetter, et puis il te fera pendre.

— Oui, c'est vrai...; mais que faire?

— Tu n'as pas compris ce que t'a dit le roi?

— Non.

— Va au cabaret, au *Cheval blanc*; attends-moi là jusqu'à jeudi, et je t'expliquerai ce que veut le monarque.

Ici Rokiczana rappela Ben-Joseph pour le présenter au roi.

CHAPITRE XI.

ESTERKA.

— Ta figure ne m'est pas inconnue, il me semble que je t'ai vu quelque part, dit Kasimir en apercevant Ben-Joseph.

— Oui, sire, répliqua celui-ci, je me dirigeais vers Krakovie lorsque les seigneurs de votre suite se jetèrent sur moi, en m'injuriant et me maltraitant; sans l'intervention de Votre Majesté....

— Je me rappelle... Dis-moi, connais-tu les Juifs détenus?

— Je puis donner à Votre Majesté tous les renseignements qu'elle désirerait sur leur compte.

— Ils me paraissent sauvages, fanatiques, élevés loin du commerce des hommes; non-obstant tous mes efforts, je n'ai pu obtenir leur confiance. Un étranger, un chrétien m'a fait des révélations en leur faveur; mais c'est en vain que, pour éclaircir cette triste affaire, je leur ai adressé mille questions; le vieillard ne répondait pas, priait et pleurait, et sa fille l'imitait. S'ils continuent de la sorte, avec toute ma bonne volonté, je ne pourrai leur être utile. Pleurer et prier n'est pas un moyen de repousser la calomnie, de prouver son innocence. On prendra leurs larmes pour des remords tardifs, et leurs prières adressées au Dieu d'Israël pour

une insulte au Dieu des chrétiens.

— Sire, ce silence obstiné, ces larmes, ces prières sont l'effet du découragement et du désespoir. Mais si Votre Majesté me permet de parler à Esterka, je saurai relever son courage en lui apprenant que tout espoir n'est pas perdu pour elle, puisque le meilleur des rois croit à son innocence.

— Et tu penses que tes paroles produiront quelque effet, tandis que les miennes ont été dédaignées?

— Comme son coreligionnaire, je crois plus facilement gagner sa confiance.

— Eh bien, va la trouver; tâche de la consoler, de la ranimer; si tu réussis, compte sur une bonne récompense.

Et Kasimir donna ordre de conduire Ben Joseph auprès d'Esterka.

Toute la force que le Juif possédait pour cacher et dissimuler ses sentiments fut vain-

cue en ce moment. Il n'est pas maître de sa joie. Une rougeur subite colore ses joues, une larme de bonheur roule de ses yeux : il se détourne pour la dérober au roi, et se hâte de s'éloigner. Il va revoir celle qu'il aime ; il la trouvera pâle, désespérée, attendant la mort, et il pourra la rassurer, faire renaître en son ame la joie et l'espoir ! Rien qu'à le revoir, lui, son amant, son fiancé, quel sera le ravissement d'Esterka ! Mais saura-t-elle le dissimuler, cacher le bonheur de ces premiers instants ? Il faut la prévenir, qu'elle aussi puisse paraître avec calme, afin qu'une expression trop vive de sa joie, en trahissant leur amour, ne ferme à Ben-Joseph la porte que la bienveillance du roi a ouverte à un indifférent, mais qu'il pourrait défendre à un homme dévoué, et surtout à un amant.

Certes, Kasimir, en retenant Esterka dans son château, et lui assignant pour prison une chambre riante de son palais, dont les fenêtres donnaient dans les jardins, avec la perspective de la majestueuse Vistule, Kasimir pensait adoucir la position de la prisonnière. Certes, il avait agi par compassion, et peut-être par l'instinct qui devance l'amour, et fait rapprocher de soi l'objet aimé. Il ne s'était pas dit qu'en la séparant de son père, il lui enfonçait un poignard dans le cœur. Tant qu'Esterka avait été auprès de Ben-Himmel, elle avait oublié son propre danger pour ne songer qu'à celui qui menaçait son vieux père. A présent qu'elle est seule, son esprit est assiégé des pensées les plus funestes : elle croit voir son père au milieu des tortures et subissant la mort. Il lui semble, à chaque instant, qu'on va venir l'entraîner elle-même, seule, devant un tribunal san-

guinaire. Elle prie... , elle pleure... ; puis elle se tait... Ses yeux deviennent secs... , son corps reste immobile, glacé ; sa physionomie exprime le désespoir... : c'est qu'elle doute de la bonté divine, doute mille fois plus affreux que toutes les souffrances accompagnées de la foi.

Il semblerait qu'arrivé à ce degré de désespoir où le corps est comme inanimé, où l'âme cesse presque de sentir, où l'œil reste fixé sur un point inconnu, sans rien voir de ce qui l'environne, où toute énergie s'abat, où les bras penchent comme un fardeau inutile, il semblerait qu'arrivé à ce point tout devienne indifférent, et que la mort ne ferait qu'achever son ouvrage sur un corps déjà sans souffle et sans mouvement. Et cependant, aussitôt qu'un chant bien connu vint frapper son oreille, que la voix de son amant vint retentir à son cœur, et qu'elle saisit les

paroles prononcées dans la langue de ses pères, vous l'eussiez vue tout à coup tressaillir, se ranimer ; son teint se colore, son cœur bat précipitamment, ses yeux, remplis d'un éclat soudain, semblent vouloir pénétrer à travers l'épaisseur des murs, le cadavre reprend vie... Elle écoute, et ne perd pas un mot des paroles que lui adresse la prudence de son amant.

Espoir, fille de Jérusalem,
Dieu qui nourrit les insectes chétifs,
Qui envoie la rosée à l'herbe desséchée,
Veille sur l'orphelin, veille sur l'innocent.

Quand tu te crois seule, sans ami, sans frère,
L'amour pénètre dans ta prison,
Il veut briser tes fers,
Ou bien partager tes souffrances.

Mais prudence, jeune vierge,
On m'épie, on veille sur toi,
Cache ta joie, reste calme,
Comme si ton amant était un étranger.

La voix se tait..., des pas approchent..., la porte s'ouvre... En vain les malheureux avaient voulu se vaincre, étouffer la joie du premier moment : c'était trop d'ivresse, trop d'amour, trop de bonheur pour qu'ils pussent arrêter l'explosion de leurs sentiments. Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre : leurs larmes, leurs soupirs se confondent.

Ben-Joseph, le premier, sut maîtriser ses transports; prenant un ton solennel : « Les moments sont précieux, dit-il, le roi doit venir. Écoute-moi, Esterka, une grande destinée t'attend, tu as pour mission de délivrer le peuple d'Israël.

» Hier, à peine nos anciens eurent-ils appris le malheur qui vous accable et le danger qui vous menace, ils résolurent de sacrifier sur l'autel du Très-Haut, et en même temps d'élire un rabbin digne de remplacer ton père. Afin que les ennemis de notre foi ne vinssent pas

interrompre nos prières et nous accabler d'insultes et d'outrages, nous nous sommes réunis au pied du mont Wawel, dans les catacombes, asile solitaire que les chrétiens fuient avec horreur, les appelant *caves enchantées*. Là, la tête couverte de cendres, prosternés par terre, prêts à faire le sacrifice de nos biens, de nos jours et de nos vœux les plus chers, nous avons prié pour vous; puis, d'une voix unanime, nous avons appelé à la dignité de grand-rabbin le vieux Jonathas. Tous les yeux restaient attachés sur cet homme sage et vertueux que l'estime générale venait d'appeler au premier rang parmi les fidèles. Lui n'avait pas détourné ses regards de l'autel et de la sainte Bible. Tout à coup inspiré, il se lève et, lisant l'avenir dans les lettres cabalistiques, d'une voix forte et harmonieuse, dont aucune expression ne pourrait te rendre le charme : En-

fants d'Israël, dit-il, réjouissez-vous, le moment de votre délivrance est arrivé. La fille de Ben-Himmel, sang pur de nos rois, touchera le cœur du grand Kasimir; du pied de l'échafaud, elle s'élèvera au trône pour changer l'oppression qui nous accable en une ère nouvelle de justice et de liberté.

» Déjà des larmes de joie coulaient de nos yeux, chacun serrait la main de son frère, lorsque le vénérable pontife ajouta d'un accent douloureux : Mais pour calmer la colère du Très-Haut, mes enfants, il lui faut un martyr, une victime.

— Ah! je comprends, s'écria Esterka, la victime, le martyr, c'est mon père!

— Non; une vieilleuse heureuse lui est assurée; il se réjouira dans ses enfants, il verra sa fille entourée de gloire et de puissance.

— Quel est donc celui dont le supplice doit apaiser la colère divine? Quelle est la malheureuse victime?

— La victime, c'est moi, c'est Ben-Joseph.

— Toi!... tu dois mourir!

— Non, Esterka... La mort, c'est une souffrance d'un moment.... Moi, je suis condamné à vivre et ma vie sera une vie de tortures. Moi, qui aime comme jamais homme n'a aimé, je serai forcé d'être témoin de l'amour que te portera le roi Kasimir et du lien qui unira vos destinées. Je serai forcé de travailler jour et nuit pour accélérer ce moment propice pour Israël, fatal pour Ben-Joseph.

— Eh! quoi, dit la belle Israélite en pleurant, penses-tu être seul à souffrir? et moi donc serai-je heureuse? N'étais-je pas fière de mon amant, de mon fiancé?